

CINQUANTENAIRE DE LA REPUBLIQUE DU RIF
COLLOQUE INTERNATIONAL D'ETUDES HISTORIQUES ET SOCIOLOGIQUES
PARIS 18 - 20 JANVIER 1973

PACIFICATION ESPAGNOLE
PAR R. SANCHEZ DIAZ

La communication que j'ai présentée à ce colloque présente un petit fascicule de douze pages que je ne peux pas lire maintenant, car le temps manquerait et, de plus, le texte est en espagnol. Je vais, donc, vous en faire un petit résumé en français.

La vérité est qu'en 1925, la situation belliqueuse produite au Maroc par l'implantation du protectorat, était arrivée à susciter un certain dégoût. Je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant que, tant en Espagne qu'en France, et au Maroc même, ce que l'on désirait n'était pas un prologue, mais un épilogue.

Les treize puissances signataires de l'Acte d'Algéiras (1906), parmi lesquelles figurait également le Maroc, avaient prévu beaucoup de choses, mais sans compter, comme il est logique, avec les problèmes amenés par la première guerre mondiale, et sans compter, bien sûr, avec l'intensité de la réaction armée avec laquelle une grande partie du peuple marocain refusa l'autorité du Makhzen à travers les nations protectrices.

A la fin d'avril 1925, Abdelkrim provoqua dans les lignes françaises du Ouarga un nouveau Annual. "La muraille vive et mouvante de nos troupes, dit le Comte de Saint-Aulaire, étendue le long du Rif, arsenal invisible de l'ennemi, sur un fond de 300 kilomètres, cède. Avec la menace qui plane sur la ville de Fès, la poussée exercée sur nos postes, notre Maroc entier est en danger.

Est curieux la note qu'envoie en janvier 1925 - trois mois avant l'attaque riffain - Le correspondant du "Times" à son journal :

"Les troupes d'Abdelkrim, dit-il, occupent une bande de seize km. de large en territoire du protectorat Français. Les Français se seront obligés d'occuper cette bande de terrain après avoir été attaqués. L'attaque riffain paraît inévitable. Abdelkrim s'efforcera de reprendre cette riche région.

Lorsque se produisit l'agression prévue, la presse européenne réagit avec un souci d'information naturel, et cela vaudrait la peine aujourd'hui de la relire avec la tranquillité de jugement que nous donnent les cinquante années qui ont passé depuis - sans la rancœur qui aveugle et condamne, et sans la flatterie qui amolite et rabêtit.

Nous commençons par dire que la raison profonde de la résistance riffaine face aux nations protectrices - et nous insistons bien clairement sur le mot profonde - n'eût pas d'autre cause que l'histoire de l'isolement séculaire dans lequel vécurent les tribus berbères depuis le VII^{ème}.

Abdelkrim était le fils aîné du fakih si Mohamed Abdelkrim, natif d'Axdir, village côtier de Beni Ourriague. La famille Abdelkrim constituait le noyau du groupe ourriaguéli partisan de l'Espagne. Son père figurait sur la liste des pensionnés de la Comandancia General de Melilla, ce qui représentait une somme de 300 pesétes par mois, ce qui ferait aujourd'hui 9.000 pesétes et, en francs, 740. Les reçus de cette pension, signés le " J'ai reçu " du fakih, so

sont conservés dans le dossier "Abdelkrim" du service Historique Militaire de Madrid. J'offre ce renseignement à titre de simple curiosité.

Alhoucemas Abdelkrim reçut une instruction espagnole et arabe, aux frais du Gouvernement de Madrid, jusqu'à ce qu'en 1908 on lui attribua un poste dans le Bureau des Affaires Indigènes de Melilla, où, indiscutablement, il se fit remarquer par son aptitude au travail et sa fidélité à l'Espagne. C'est ce qui explique qu'en peu d'années de service on l'avait nommé successivement Secrétaire Adjoint de Bureau et Chef du Tribunal judiciaire d'Appel. Il faut dire cependant que cette dernière charge fut plus symbolique que réelle.

Il assurait simultanément la fonction de Maître de l'Ecole Indigène d'Instruction Primaire et celle de Professeur de langue berbère à l'Académie d'Arabe. De plus, il était rédacteur rétribué du journal melillien " Le Télégramme du Rif " dans lequel, jusqu'à 1915, il fut chargé de la rubrique " Monde Arabe ".

Il n'est pas difficile d'admettre que ce plurilingue devait être appuyé par une personnalité tant apte pour le travail qu'habile et attrayante dans le domaine des relations sociales. Le Gouvernement espagnol avait récompensé les services d'Abdelkrim en le nommant Caballero de Isabel la Católica, en lui attribuant la Croix Rouge du Mérite Militaire, la Croix Blanche du même Ordre, et la Médaille de l'Afrique.

A la même époque circulait dans le monde entier la nouvelle selon laquelle Beni Ourriaguol possédait les mines de fer, de cuivre, d'argent, d'or.. et jusqu'à des mines de sel gemme, sans compter celles de plomb et les gisements de pétrole de Bocoya. Le massif de Yebel Hamra, de la même kablie, était également un bloc d'or, que les indigènes n'exploitaient pas, ignorant le procédé de séparation du précieux métal.

Quelle part Abdelkrim a-t-il pris dans cette ample, compliquée et ~~capit~~ chimérique affaire des mines?. Il existe une lettre authentique, photocopiée et publiée, qui épargne tout commentaire. Elle est datée du 9 mars 1921. Elle fut envoyée à Abdelkrim, qui résidait déjà à Axdir, par la Société Espagnole "Solotazar" et est signée par Don Francisco Caballero, représentant de cette société à Melilla. Pour être bref, je ne vous en donne qu'un paragraphe /

"D'après les rapports que je crois les plus exacts, il résulte que ~~me~~ nous avons pris ce qu'il y avait de meilleur sur une surface d'hectares qui à elle seule suffirait à nous enrichir tous"...

"... Tu ne dois pas être impatient de gagner de l'argent. L'or arrivera pour tout le monde".

"En ce qui concerne la politique, je crois que tu devrais réfléchir et voir ce que vous allez faire. Ici tout le monde sait que ton frère commande une "harca" contre l'Espagne, et ceci, comme tu peux comprendre, mettra en difficulté vos futures relations avec notre gouvernement. Enfin, vous savez mieux que personne ce que vous êtes en train de faire, mais il y a une chose certaine : à Melilla, du premier jusqu'au dernier, en vous aime et votre retour aurait le bon accueil et la sympathie de tout le monde.

La totalité des mines données par les particuliers et par les principales entreprises - espagnoles, françaises, anglaises et hollandaises - atteignit le chiffre de 538.

Nous ne trouvons rien d'étonnant à ce qu'Abdelkrim, bien que politiquement et socialement pour cela, ait pris part à ce courant. (C'est dans les 207 concessions minières de Tensaman, Beni Uliheq, Beni Tuzin et Beni Ouringuel dans lesquelles intervient Abdelkrim comme intermédiaire. La seule concession "Sato" donnée à Abdellkrim 400000 pes pes, ce qui équivaut au our d'au à 12 000 000 pesetas, c'est à dire, 1 000 000 de francs.)

Nous manquons de données pour faire le vrai calcul de l'argent qu'Abdelkrim a pu réunir, mais on peut l'imaginer d'après l'argent dont il avait besoin pour faire la guerre pendant cinq ans.

Toute sa fortune initiale fut acquise dans des affaires commerciales et quand il n'avait pas encore fait aucun acte de visible hostilité contre les nations protectrices. (Les entreprises cherchaient Abdelkrim comme le plus sûr pour leurs affaires.)

Quoi qu'il en soit, nous nous trouvons aujourd'hui à des moments où nous ne pouvons pas prétendre donner un profil d'Abdelkrim dépourvu de préjugés passionnés et de son époque. Sur toutes les erreurs et sur tous les succès que nous avons vus, se détache le fait incontestable de sa lutte, dans laquelle, à certains moments glorieux - Annual, Ouarga - qui nous forcent à de sérieuses réflexions sur la puissance offensive et capacité combative de ses mahallas.

En avril 1925, Abdelkrim était, pratiquement, un vaincu. Elle tenta de la France d'entamer des négociations de paix, ce à quoi la France répondit que jamais elle ne signerait une paix séparée, sans l'intervention de l'Espagne. Au même temps, elle communiquait au gouvernement de Madrid les prétentions du chef riffain.

Les gouvernements français et espagnol offrirent à Abdelkrim les conditions suivantes :

- Soumission à S.M. le Sultan.
- Eloignement d'Abdelkrim.
- Désarmement des Kabyles.
- Echange des prisonniers.
- Suspension des hostilités.

Le délégué en riffain déclara qu'elle acceptait le pouvoir du Sultan, rejetant le terme de soumission qu'elle considérait incompatible avec celui d'autonomie. Le délégué riffain déclara qu'elle acceptait le principe de désarmement des kabyles, avec la condition de que l'on ne fasse une commission franco-espagnol, mais avec la création simultanée d'une force armée purement riffaine, à l'exclusion de toute intervention ou participation extérieure.

En dernier lieu, les représentants riffains firent savoir qu'ils entendaient par autonomie administrative un régime basé sur l'existence d'un gouvernement intérieur au sein de l'Empire Chérifien, et que celui-ci ne permettrait aucune intervention de l'autorité Chérifienne ni de la puissance

protectrices dans les affaires intérieures du Rif.

Et la paix fut impossible...

Le 8 mai 1926, trois colonnes espagnoles attaquèrent la ligne défensive riffaine, bien fortifiée entre la Rocasa et le oued Guiss. Là se trouvaient les "Regulares Rifenos", troupes d'élite, dont le devise était "mourir avant de reculer", dotées d'abondant matériel et avec une bonne organisation de terrain pour le combat défensif.

La ligne se rompt et cesse avec de grandes pertes de chaque côté - dont 600 espagnols - et l'avance s'arrête jusqu'au lendemain, jour où l'on prit la Loma de Los Marabos, qui coûta aux forces espagnoles 300 pertes.

Avec les opérations qui durèrent jusqu'au 20, le Bloc riffain reçut un dur coup. Immédiatement après, Abdelkrim se rendait.

Ce ne fut pas les dernières opérations, pas plus que la reddition d'Abdelkrim ne signifia la fin absolue ~~de la guerre~~ et immédiate de la guerre. Mais Abdelkrim représentait la volonté de lutte, l'appui moral et matériel, la légende et la foi...

Après Abdelkrim l'inévitable anarchie, quoique avec des groupes sporadiques de résistance et d'attaque, constituant des noyaux de guerre flottante, commandés par des hommes comme El Heriro, ancien second de El Raisuni ; Si Ahmed El Baror, chef de la résistance à Beni Mestara et à Beni Zerual ; Uld Guedara El Zeruali, ancien caïd de harca à Beni Zerual, et autres hommes d'indiscutable valeur et prestige guerriers, qui avaient joué leur vie mille fois à côté d'Abdelkrim.

Les procédés de combat mis en jeu par les harcas riffaines obéissaient à d'anciennes pratiques de guerre, basées essentiellement sur la mobilité et la maîtrise de l'utilisation de terrain. Et, bien sûr, sur les caractéristiques guerrières de la race.

Dans la harca il y eût des aventuriers européens, quelques uns déserteurs de la Légion Espagnole, d'autres de la française. Et il y eût aussi un certain nombre d'instructeurs turques, mais ceci n'influença pas la puissance offensive ni les résultats atteints.

La seule chose qui eût une influence réelle sur tout ceci fut le trio formé par Si Absalam, oncle d'Abdelkrim, Si Mohammed Abdelkrim, son frère, et Abdelkrim lui-même. Ce trio constitua l'unité inébranlable d'action et de pensée.

Les Riffains initiaient leurs agrégations par des infiltrations nocturnes de groupes minuscules, ce qu'aujourd'hui nous appellerions commandos. Ce système donna toujours de bons résultats, comme on a pu le constater à Beni Zerual et à Cijdia Tahar, réplique d'Abdelkrim au débarquement d'Alhucemas.

Les harcas employaient la tactique souple de la guérilla.

L'agression envers les postes éloignés se produisait par le système des deux cercles : un immédiat, qui harcelait par le feu jusqu'à produire le siège, en provoquant l'envoi d'une colonne de secours ; un autre cercle plus ample et lointain, tapi sur le terrain, avec mission d'attaquer la colonne de secours, laquelle devait se défendre en très mauvaises conditions contre un ennemi invisible.

"L'Artillerie et les projectiles dont disposait jusqu'à présent les Riffains - écrivait un combattant Espagnol en 1925 - ont toujours été peu efficaces, malgré leur adresse et exactitude à atteindre le but.

"Leurs uniques grenades "Shneider" à percussion et à temps, lancées à une distance supérieure à la graduation de leur fusées, rendaient le feu à temps complètement inefficace, et celles de percussion, d'efficacité très limitée."

" Les Riffains possédaient des mitrailleuses en quantité et de bonne qualité, mais leur emploi n'a pas été fréquent, car ce genre de matériel obligeait les Riffains à rester sur le terrain et à perdre la mobilité exigée par la guerre de mouvement qu'ils pratiquaient.

" Nous ne pouvons dire la même chose en ce qui concerne l'emploi des mortiers, qu'ils utilisaient avec une grande maîtrise contre des positions et campements. Ils se signalèrent aussi dans l'emploi de grenades à fusil et grenades à main, qu'ils lançaient avec une fronde depuis des endroits éloignés et couverts .

" Leurs pertes ont été inférieurs à ce qui a été cru. Abdellkrim ne sacrifiait pas la valeur de ses troupes dans l'action décisive : il évita les accrochages définitifs. La guerre se fait longue. Il ne faut pas penser à des victoires définitives capables de détruire les rébellions riffaines en un seul jour.